NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

76 N° 3 1954

In memoriam. Le Père Pierre Charles, s.j. (1883-1954)

Jean LEVIE (s.j.)

p. 254 - 273

https://www.nrt.be/fr/articles/in-memoriam-le-pere-pierre-charles-s-j-1883-1954-2448

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Le Père Pierre Charles, S.J.
(1883-1954)

La mort du P. Charles cause un vide immense au Collège théologique S. J. Saint-Albert-de-Louvain, un vide immense dans l'apostolat catholique en Belgique, un vide immense dans l'œuvre missionnaire; le coup est d'autant plus rude qu'il était inattendu, arrêtant brusquement une remarquable activité, qui ne s'était jamais ralentie jusqu'au moment de la crise.

C'est le dimanche 7 février vers dix heures que se déclara la congestion cérébrale qui devait l'emporter. Le Père s'était levé ce jour-là, comme chaque jour, à 4 1/2 heures du matin, avait, après la méditation habituelle, dit la messe à six heures, puis, après son déjeuner, avait commencé à sa table sa journée de travail. Lorsqu'il constata tout à coup, en pleine conscience, l'insensibilité du bras gauche et les débuts de l'hémiplégie, il appela à l'aide et fut immédiatement entendu; un quart d'heure plus tard, le médecin, convoqué d'urgence, jugeait le cas très grave et ne cachait pas qu'il restait peu d'espoir. Le Père, dès le premier moment, ne se fit aucune illusion; avec une parfaite sérénité et une pointe d'humour, selon son habitude, il le dit à l'ami qui lui avait donné les premiers soins; à un autre qui venait d'entrer il rappelait, d'une voix qui devenait de plus en plus difficile, le fameux texte de saint Paul « S. Paul... Cupio dissolvi... »; puis, ouvrant les yeux et voyant la tristesse peinte sur les visages de ceux qui l'entouraient, il plaisanta encore : « N'ayez pas cet air consterné... ». Ce fut en pleine conscience qu'il reçut ce jour-là les derniers sacrements, s'associant aux prières et aux cérémonies, attentif à la fin à esquisser pour tous les assistants un geste amical de la main, avec le mot « Merci ».

La lutte du mal contre un organisme si vigoureux fut longue; elle dura jusqu'au jeudi soir; le Père ne parlait plus, la paralysie s'étendait, mais certains signes semblèrent montrer jusqu'au mercredi qu'il gardait conscience. Le soir du jeudi vers 7 heures 1/4 la respiration se fit soudain très irrégulière; à 8 heures le Père Charles retournait à Dieu, ce 11 février, fête des apparitions de Notre-Dame de Lourdes. Le dernier article écrit par lui avait paru en janvier 1954 dans la *Nouvelle Revue Théologique* et était consacré à la Vierge : « Salve Regina. Au seuil de l'année mariale ».

Cette mort chrétienne, sa propre mort dans le Christ, il l'avait un **jour entrevue et décrite dans la seconde méditation de la « Prière de**

toutes les heures » : « Coenabo cum illo »; il évoquait le chrétien conversant avec le Christ chaque soir, et un de ces soirs était le dernier de sa vie : « Pendant qu'Il me parle, on Le glorifie dans le ciel et les anges Le chantent — *et in laudem Christi voces tonant per nubila* —, mais c'est avec moi qu'Il s'entretient; c'est chez moi, chez son publicain qu'Il demeure; comme si toute cette gloire ne Lui était rien et comme si j'étais seul pour Lui. Nous parlons, je l'écoute, mais, ô mon Dieu, que se passe-t-il? Il me semble qu'un voile se déchire, on dirait que mes yeux s'ouvrent et que vous rayonnez d'une lumière de plus en plus étrange : que se passe-t-il? Rien sans doute, c'est moi seul qui trépasse, c'est la mort bienheureuse, qui n'interrompt jamais le colloque d'une âme avec son Dieu, et qui, laissant tomber toutes les enveloppes terrestres, toutes les brumes de la foi, permet de voir face à face mon interlocuteur bien-aimé et mon Souverain Maître, — *Iesu quem velatum nunc aspicio* —. Je continue la Cène divine... *in regno Patris,* et pour toujours ».

Pierre Charles naquit à Bruxelles le 3 juillet 1883, le quatrième d'une famille de sept enfants. L'esprit familial était intensément chrétien : le père, Raymond Charles, magistrat, commençait chacune de ses journées par l'assistance à la sainte messe; la mère joignait à une grande piété un sens très vif des valeurs chrétiennes. Pierre garda toute sa vie une petite image, trouvée dans les papiers de sa mère défunte, et sur laquelle elle avait écrit : « Mon fils Pierre âgé de 5 ans 1/2 a servi aujourd'hui pour la première fois la messe ». Elle fut enlevée prématurément à son mari et à ses enfants lorsque Pierre avait dix ans. L'aîné, Jean, âgé de 15 ans 1/2, avait dit à son père, peu de jours auparavant, son désir d'entrer dans la Compagnie de Jésus; le père l'amena auprès de la mourante : « Dis à ta maman le secret que tu m'as confié »; cette mère chrétienne eut alors cette belle réaction : « Ce n'est pas trop de ma mort pour remercier Dieu d'un tel honneur ». A son fils Pierre elle fit trois recommandations, qu'il ne pouvait guère encore bien comprendre à cet âge, mais dont il garda toujours la vive impression et qu'il rappelait peu de jours avant sa propre mort : « Ne permets pas que rien ni personne ne se mette entre toi et la vérité... Ne verse sur les autres que le surplus de la sévérité que tu auras exercée sur toi-même... Paie chaque jour que Dieu te donnera par un acte de bonté ». La mère disparue, M. Raymond Charles, à côté de sa vie professionnelle, se donna tout entier à ses enfants. C'était un homme d'une foi profonde, d'une vive intelligence, d'une grande bonté. Il aimait, aux repas familiaux, à associer ses enfants, alors adolescents, à sa vie de magistrat, aux cas les plus suggestifs qui venaient de se poser à lui et qu'ils pouvaient saisir; il s'intéressait à leurs réactions spontanées, se plaisait à leur exposer et motiver ses propres conclusions. Pierre gardera toujours de ces entretiens un lumineux souvenir.

C'est au Collège Saint-Michel que Pierre fit ses humanités; il y était externe; c'était chaque jour, de la Chaussée de Haecht à la rue des Ursulines, quatre fois 35 minutes de marche à travers les rues pittoresques du vieux Bruxelles, en passant près de Sainte-Gudule; on y allait en groupe : les frères, un cousin, des amis se joignant en cours de route. Naturellement l'animation était grande; Pierre fut, dès son enfance, très vif, très prime-sautier, aimant la discussion, prompt à la riposte. Il fut au Collège un élève brillant, prenant dans presque toutes ses années de collège, jusqu'en rhétorique, la première place; un adolescent pieux, communiant très fréquemment, scrupuleusement fidèle, comme tous ses frères, à la dévotion familiale du chemin de croix du vendredi après-midi, au retour de la classe. Les récits des voyages et des missions des Pères Depelchin et Cronenberghs au Zambèze l'enthousiasmèrent et il ne parla plus, pendant un temps, que des Matabélés, des Mashonas, des Betchouanas, des Mambundas : premier éveil de son futur intérêt pour les missions.

Ayant commencé ses humanités très jeune, Pierre achevait sa rhétorique à 16 ans; il exprima alors à son père son désir d'entrer, comme son frère aîné, dans la Compagnie de Jésus; des amis de la famille, même des prêtres, conseillaient au père d'éprouver la vocation de son fils en lui faisant pendant un ou deux ans commencer des études universitaires; mais le grand chrétien avait un sens profond de ses obligations : « Je ne veux pas prendre la responsabilité de risquer de compromettre par un retard imposé une vocation religieuse »; et il donna cordialement son autorisation, comme il l'avait donnée à son fils aîné, comme il devait la donner à une de ses filles.

Pierre entra au noviciat de Tronchiennes le 23 septembre 1899. S'il était très jeune encore, son caractère se dessinait déjà nettement, avec sa rapidité et sa fermeté de décision, son indépendance, son exubérance, son besoin d'activité, sa vive impressionnabilité; ses grandes qualités intellectuelles furent naturellement vite remarquées par ses supérieurs comme par ses co-novices. Une épreuve toutefois l'attendait : entre le novice et son Père Maître, la compréhension mutuelle ne se réalisa jamais parfaitement, sans qu'il y eût, à aucun moment, de heurt pénible; quand le P. Charles écrira vingt ans plus tard la « Prière de toutes les heures », il se souviendra encore de certains principes, de certaines méthodes de son Père Maître, au sujet desquels il réagira avec plus d'indépendance et de vivacité, mais aussi avec plus d'humour qu'au noviciat : « On nous a dit autrefois... ». Ses contemporains le plaisantaient volontiers sur ce « on » qui plus d'une fois désigna celui qui avait eu mission de guider ses premiers pas dans la spiritualité de la Compagnie. L'homme de haute valeur religieuse et de grande intelligence qui était alors Recteur de la maison de Tronchiennes, le P. Joseph De Vos, comprit le malaise et, par son

tact et son habitude du gouvernement, régla toutes choses pour le mieux, dans l'intérêt même de la formation du jeune novice, qui lui en resta toujours reconnaissant; le P. De Vos conçut alors pour lui une vive estime; il lui manifesta maintes fois sa confiance au cours de sa carrière de recteur et de provincial.

Pierre Charles au noviciat conçut un idéal élevé de vie intérieure et d'austérité religieuse; tel de ses amis, qui reçut souvent ses confidences au cours de sa période de formation, se rappelle plusieurs conversations de ces époques sur des sujets d'ascétisme et de mystique; il s'intéressait aux écoles de spiritualité, lut beaucoup dans ce domaine; les dévotions purement sentimentales, l'ascétisme volontariste de tendance stoïcienne lui devinrent rapidement antipathiques; il désira très tôt une spiritualité fondée sur le dogme, sur la doctrine, en même temps qu'établie en contact étroit avec le réel, avec la vie quotidienne; la « Prière de toutes les heures » sera en 1924 l'expression de cette recherche constante d'une « doctrine spirituelle » en même temps que la manifestation d'une vie intérieure personnelle, intimement vécue.

Son noviciat achevé, Pierre Charles passa par les premiers stades de la formation intellectuelle de la Compagnie : un an de juvénat (études classiques) à Tronchiennes; deux ans de candidature en philosophie et lettres (philologie classique) aux Facultés de Namur; deux premières années de philosophie au Collège philosophique et théologique S. J. de Louvain; troisième année au scolasticat des Pères allemands à Fauquemont (Valkenburg, Hollande).

De cette période de sa vie un trait se détache avec netteté : la vigueur de sa pensée philosophique s'affirma dès ses débuts. Esprit rigoureux et profond, dépassant d'emblée les demi-solutions pour aller aux principes absolus, à l'unité de la synthèse, Pierre Charles fut, dans toute la force du terme, un métaphysicien; ce qui toute sa vie sera sa force, ce qui rendra si lumineux, si riches de conclusions multiples, si féconds en applications variées, ses exposés théologiques, ce sera cette vigueur de pensée spéculative qui lui fera tant de fois découvrir le point central d'où tout s'éclaire, se comprend, se dégage naturellement. Il eut le bonheur de rencontrer à Louvain, à cette époque de sa vie, un métaphysicien de pensée très personnelle et très profonde, le P. Pierre Scheuer, qui l'aida puissamment à se trouver lui-même, à s'habituer à prendre désormais, en toute question, cette attitude philosophique exigeante et pénétrante. Outre le contact des cours ordinaires, l'élève passa des heures à parler philosophie, à discuter avec le maître; et si, très personnel lui aussi, Pierre Charles suivit plus tard en philosophie son propre chemin, se fit ses propres synthèses, il dut en bonne part son élan initial à son professeur de première année de Louvain.

Après sa philosophie, Pierre Charles, destiné dès lors à l'enseignement de la théologie, fut immédiatement envoyé par le P. De Vos, provincial, au Collège théologique des Pères français (provinces de Lyon et de Paris), alors fixé (à cause des lois de proscription des religieux français) en Angleterre, à Hastings. Il y passa trois ans (1907-1910).

Ce furent, pour lui, de belles années : années de travail acharné et de collaboration intellectuelle féconde, sous la direction de maîtres tels que les PP. de Grandmaison et Condamin, à côté de condisciples tels que Pierre Rousselot, Joseph Huby, Auguste Valensin, François-Xavier Roiron, Paul Doncœur et tant d'autres; années religieusement mouvementées et attachantes, au lendemain des lois laïques françaises, au moment des graves et nécessaires mesures de Pie X contre le modernisme (Décret Lamentabili du 3 juillet 1907; encyclique Pascendi du 7 septembre 1907); les grands problèmes posés par le modernisme : l'acte de foi, les notions de révélation, de dogme, d'inspiration scripturaire, l'opposition alléguée entre le Christ de la foi et le Christ de l'histoire, ces problèmes qui émurent tellement alors la pensée religieuse contemporaine retentissaient profondément en ce milieu très intellectuel et très ouvert, y étaient vécus, repensés de façon personnelle et en des échanges de vues fréquents.

Pierre Charles prit très tôt sa position doctrinale en regard du modernisme. Ce qui frappera ses élèves dès les premières années de son enseignement en 1914 ce sera, en conséquence de son estime de la métaphysique, son affirmation vigoureuse de la pleine valeur de vérité des formules dogmatiques, ce sera son profond intellectualisme s'affirmant en opposition directe à tout agnosticisme positiviste ou scientiste. Il voyait justement dans l'agnosticisme religieux la source du modernisme et il s'y opposa toujours radicalement par tout son tempérament intellectuel comme par l'évolution même de sa pensée.

Tout entier à ses études et à sa vie religieuse, le P. Charles n'en était pas moins, à Louvain comme à Hastings, le compagnon jovial et cordial, recherché et prisé par tous. Son humour, sa vivacité d'esprit, l'à-propos de ses réparties en firent, toute sa vie, l'animateur des récréations, trouvant d'emblée le mot, la formule qui déclenchait les rires et ne s'oubliait plus. Il aima toujours le paradoxe et ne reculait pas devant le trait d'esprit un peu frondeur, légèrement irrévérencieux, mais rendu inoffensif par sa spontanéité cordiale. Il rappelait volontiers, jusque dans ses dernières années, telle ou telle collection de maximes, qu'ils avaient composées à plusieurs au temps de sa jeunesse religieuse et qui avaient alors suscité quelque inquiétude chez un Supérieur. Collection de questions ironiques contre des amours-propres pharisaïques : « le catéchisme du pharisien », par exemple : « Qui sont les bien pensants? » — Ceux qui pensent comme nous! — « Quels sont les esprits dangereux? » — Les autres...

Collection de fausses « béatitudes » dont le premier spécimen était :

Bienheureux ceux qui n'ont pas d'idées,
Car ils seront appelés des « esprits sûrs »...

Collection des « variations de vocabulaires » chez des écrivains ecclésiastiques, pour désigner les mêmes choses, selon qu'il s'agit de l'Eglise ou de l'Etat :

Les sages lenteurs de la Curie romaine;
Les incroyables retards de l'incurie administrative...

Les façons de parler et d'agir artificielles, guindées, protocolaires, furent toujours à l'opposé du caractère du P. Charles. Sa franchise naturelle d'allure, simple et dégagée, avec les grands comme avec les petits, contribua puissamment à la fécondité de son apostolat.

Le 24 août 1910 Pierre Charles fut ordonné prêtre à Louvain en même temps que son frère Jean (entré en religion avant lui mais qui avait passé par la longue régence alors habituelle); il fit à Louvain sa 4e année de théologie et à Tronchiennes, sous la direction du P. Auguste Petit, l'habituelle troisième année de probation. Ce fut alors qu'il exerça pour la première fois, en collaboration avec un confrère plus âgé, ce ministère qui devait être tant de fois le sien jusqu'à la dernière année de sa vie : la retraite annuelle aux prêtres diocésains. Lorsque, paraissant très jeune encore, il passa dans la cour auprès de plusieurs groupes de prêtres pour aller saluer le président du séminaire qui l'attendait, il entendit l'un d'entre eux disant à mi-voix à ses collègues : « Puer datus est nobis »... Dès le premier sermon, sa force de conviction, la profondeur de sa doctrine, la vivacité et l'intérêt captivant de son éloquence, eurent vite manifesté la maturité de sa formation sacerdotale et suspendu tous les sourires sceptiques.

Restait une dernière étape de la formation du futur professeur de théologie : la préparation immédiate du technicien; cette préparation il la chercha en grande partie à Paris, profitant largement des multiples ressources qu'offre là aux étudiants l'enseignement supérieur sous tant de formes (Institut catholique; Sorbonne; Ecole des Hautes Etudes; Collège de France). Nous le trouvons s'exerçant aux cours pratiques de paléographie grecque, de papyrologie, de grec biblique, d'une part, et publiant dans les *Recherches de Science religieuse* de 1914 un article philologique sur « Fragments exégétiques inédits de Sévérien de Gabala », s'intéressant d'autre part à l'histoire des religions, à la philosophie universitaire, aux conférences de Victor Delbos, de Bergson, etc. C'est l'époque d'une série d'articles dans la *Revue de philosophie* (1913-1914) sur « La métaphysique du Kantisme » (plus de 125 pages), qui devait se continuer dans une étude de la *Revue néoscolastique* de Louvain d'août 1920 sur l'agnosticisme kantien et dans l'article « Kant et le Kantisme; l'homme; théorie de la religion; les disciples » dans le *Dictionnaire de théologie catholique*

de Vacant et Mangenot, tome VIII, col. 2297 à 2331. Son tempérament intellectuel l'opposa toujours très nettement à l'empirisme foncier qu'il découvrait chez Kant.

C'est alors qu'il élabora, semble-t-il, ce Précis de métaphysique, rigoureusement déductif, purement à priori, totalement indépendant de l'expérience, qu'il ne publiera jamais, mais exposera plusieurs fois à ses élèves; quoi qu'on puisse penser de cet essai, il révélait une vigueur d'esprit peu commune, une profonde estime du thomisme, et était pour les étudiants singulièrement suggestif.

En même temps le jeune prêtre voulut participer à l'apostolat catholique de la capitale, particulièrement dans les milieux ouvriers. C'était l'époque où Marc Sangnier, qui s'était sincèrement soumis à la lettre de Pie X condamnant le Sillon, continuait, d'accord avec la hiérarchie, son apostolat ouvrier et rédigeait le journal « La démocratie ». Pierre Charles se lia avec lui et collabora à ses œuvres; maintes fois il célébra la messe à 4 h. 1/2 du matin, dans la crypte où typographes de nuit et petits porteurs du journal pouvaient communier ensemble.

Nous nous sommes arrêté jusqu'ici, année par année, à la formation chrétienne, religieuse et sacerdotale du Père Charles; c'était nécessaire; si original qu'il soit, tout être humain doit beaucoup à sa famille, à son milieu, à son éducation. Mais suivre encore de juillet 1914 à février 1954 ces étapes chronologiques serait chose impossible. Désormais les activités du P. Charles s'enchevêtrent, deviennent multiples, inséparables : enseignement de la théologie dogmatique; — enseignement de la missiologie, activité intense en faveur des missions, initiatives multiples pour l'œuvre chrétienne au Congo belge, collaboration officielle aux problèmes culturels de la colonie; — tâches d'écrivain en philosophie, en théologie, en missiologie, en ascétisme et mystique, en préhistoire; — prédication de retraites, sermons et conférences, apostolat intense de cours et conférences en espagnol et en portugais de 1940 à 1945 en Amérique du Sud; — leçons données à Rome à l'Université Grégorienne, en anglais à New York à Fordham University; voyages multiples du point de vue missionnaire, etc., etc.

Cette activité débordante, trépidante, qui se poursuivit pendant quarante années, serait incompréhensible si l'on ne marquait dès le début le principe qui l'inspira du premier au dernier jour : le zèle apostolique. On peut dire, sans crainte de se tromper, que l'idéal religieux du P. Charles fut la pensée de l'apostolat.

Lorsqu'on l'entendait donner pendant huit jours les Exercices Spirituels de S. Ignace, on était immédiatement frappé par la pensée maîtresse, l'idéal suprême qu'il en dégageait : *être apôtre*, grandement, largement, magnifiquement, sans compter avec sa peine, sans mesurer ses limites, sans jamais arrêter son élan; apôtre du Christ, en comptant

sur Lui seul, en sachant qu'on n'est rien, qu'on ne fait rien que par sa grâce, apôtre du Christ dans l'Eglise et avec l'Eglise, en élargissant son action de toute la largeur des horizons de l'Eglise, en voulant rendre à Dieu le culte de l'apostolat (*Rom.*, I, 9), toujours plus pleinement : *ad maiorem Dei gloriam.*

Ce zèle apostolique fut l'âme de la vie du P. Charles : zèle apostolique éclairé et pénétrant, qui par une sorte d'instinct lui faisait découvrir dans le vaste champ de l'Eglise les terrains les plus riches d'espérances, comme l'œuvre missionnaire qui depuis 1923 fut sa grande passion; il voyait grand et supportait mal les petitesses et les médiocrités dans l'apostolat; zèle apostolique étonnamment actif et dynamique, méprisant la fatigue, insoucieux des commodités : il était particulièrement heureux lorsque les travaux se multipliaient, s'enchaînaient l'un à l'autre, le forçant, après une série de sermons, de conférences en tel point de la France, à revenir par un train de nuit pour donner à Louvain son cours de théologie à l'heure du matin fixée par l'ordre du jour; sa facilité de parole et de plume, sa vigueur physique lui permettaient d'accumuler les tâches d'une façon qui stupéfiait ceux qui vivaient avec lui; zèle apostolique, servi par une intelligence lucide et souple, par des dons remarquables de parole et de style, l'aidant à s'adapter à chacun avec un sens aigu des préoccupations et des besoins de ses auditeurs ou lecteurs; zèle apostolique très humain, spontané et naturel, dégagé de tout ce qui était conventionnel et artificiel. Certes le P. Charles avait une très forte personnalité, spontanément dominatrice, qui devenait parfois impérieuse lorsqu'il sentait de la résistance, lorsqu'il rencontrait des entraves à son action; en pareil cas, il a pu heurter parfois, peiner l'un ou l'autre; mais il avait plus encore un pouvoir séduisant de sympathie et d'accueil, un charme de conversation, un sens de l'humour qui lui gagnèrent beaucoup d'âmes. Il avait reçu de Dieu des dons éminents; il les mit sans réserve au service du Maître; cette donation totale de lui-même à l'apostolat catholique est, nous semble-t-il, la grande leçon de sa vie.

Le professeur de théologie.

Le P. Charles fut professeur de théologie dogmatique au Collège théologique S. J. de Louvain de 1914 à 1954, rue des Récollets d'abord, route de Mont-Saint-Jean ensuite. Durant ces quarante années, il fut amené par les circonstances à enseigner presque tous les traités de la théologie classique. Il aimait à dire que le seul traité qu'il n'eut jamais l'occasion de donner était celui qu'il aurait préféré à tous les autres : le *De Ecclesia Christi.* Le succès de son enseignement fut intense; l'influence du professeur fut profonde; son dernier semestre, *De Verbo Incarnato,* qui s'acheva le 25 janvier 1954, se classa

parmi les plus brillants qu'il ait connus, parmi ceux où il se sentit le plus en communion d'idées et de sympathie avec ses élèves. Lorsqu'il les remercia de leur fidélité en ce dernier jour, il évoqua les années écoulées, tant de souvenirs d'élèves dispersés à travers le monde, rappelant sa première année d'enseignement en 1914, où il avait parmi ses auditeurs le P. J. B. Janssens, actuellement son Supérieur Général.

Le P. Charles fut un professeur remarquable : non seulement par ses dons d'orateur — vivacité du débit, abondance et naturel des gestes, richesse des images, des comparaisons, des exemples, traits d'esprit fréquents, formules frappantes, concrètes, volontiers paradoxales —, mais aussi et surtout par la solidité et la profondeur théologiques et philosophiques de son exposé, par sa connaissance très vaste et très sûre de la tradition catholique, par l'habitude de pousser les questions à fond jusqu'à leurs premiers principes, par des intuitions pénétrantes et personnelles qui maintes fois lui permirent de renouveler les solutions, de synthétiser d'un point de vue nouveau, d'un point de vue plus authentiquement thomiste, divers aspects de la théologie classique.

Sa doctrine théologique était fortement unifiée, centrée sur l'Incarnation, à partir de laquelle d'une part il remontait aux relations trinitaires, d'autre part mettait en lumière la consécration qu'elle apportait aux réalités, même les plus humbles, de l'existence humaine.

De ce centre jaillissaient diverses thèses qui lui tenaient à cœur et auxquelles il s'arrêtait avec prédilection. Par exemple sa thèse du principe premier de l'Incarnation rédemptrice, visant à concilier plus profondément, à mieux synthétiser la pensée thomiste sur le but de rédemption *du péché* et l'intention scotiste de poser le Christ comme « caput universi » en toute hypothèse. Le P. Charles expliquait que le premier décret absolu et efficace de Dieu créateur voulait le Christ comme rédempteur [1]. Dieu a choisi *premièrement et absolument,* comme le plus glorieux pour la Divinité, comme le plus fécond pour l'humanité, l'ordre actuel du Christ *Rédempteur*; c'est la justification théologique du *Felix culpa* du samedi saint. — L'explication du sacrifice eucharistique centrée sur l'idée d'*alliance* entre Dieu et l'humanité, avec rencontre, dans l'acte sacrificatoire du Christ rédempteur, de la fidélité de Dieu qui donne et de la fidélité du Christ qui répond au nom de l'humanité. — L'insistance, dans le *De Poenitentia,* sur tout ce que signifie la formule thomiste : les actes du pénitent sont réellement la « materia ex qua » du sacrement : la contrition parfaite est efficace parce qu'elle contient la volonté du recours au ministère de

1. Primum Dei decretum fuit absolute de Christo ut capite universi; nihilominus Incarnatio non fuisset si homo non peccasset; inde sequitur decretum absolutum et efficaciter intentivum Redemptoris Christi esse simpliciter primum in relatione ad creationem.

l'Eglise; elle justifie parce qu'elle implique le « votum sacramenti » [2].

Tout en laissant la part très large à l'improvisation, aux « excursus » nombreux et riches d'idées sur des sujets connexes à la matière, le P. Charles écrivait entièrement ses cours de théologie, en ce latin très souple et très précis, qu'il maniait si aisément. Il se refusait toutefois à rédiger lui-même un texte officiel, qui serait multiplié et servirait de manuel. Une fois l'année achevée, il remettait ses notes dans leur classeur et ne se préoccupa jamais d'en faire un « Cursus theologiae dogmaticae » qui prendrait place parmi les manuels catholiques. S'il devait, trois ans après, enseigner de nouveau le même traité, il reprenait ses notes anciennes, les revisait et les complétait, parfois il s'imposait une rédaction entièrement nouvelle. Ses collègues et ses élèves ont souvent regretté que, pris par tant d'obligations diverses, il n'ait presque jamais pu ou voulu se réserver ces temps de répit prolongés, nécessaires à la mise au point précise et définitive d'un traité théologique destiné à l'impression; convaincus que les notes multiples que le défunt a laissées contiennent de grandes richesses, ils espèrent que certains ensembles seront assez achevés pour former des volumes qui fassent progresser les sciences théologiques.

Dans ses leçons, le P. Charles mettait l'accent principal sur la synthèse théologique; en ce domaine il se sentait maître; sa vaste érudition, servie par une prodigieuse mémoire, lui permettait en outre aisément de replacer cette synthèse, à grands traits, dans le cadre historique de la tradition. Il aimait moins s'appesantir sur les preuves proprement dites d'Ecriture ou de Tradition. Tout esprit humain a ses limites. Le P. Charles était très érudit, en histoire comme en tant d'autres domaines; esprit pénétrant et perspicace, il avait, même en histoire, des intuitions, des visions synthétiques, suggestives, originales, qui faisaient réfléchir, éclairaient, conquéraient les intelligences; mais il n'était pas historien, historien critique, historien rigoureux, dans la pleine signification du mot. Il n'avait pas le goût, la patience, le sens de ce long contact avec les textes, avec les indices du passé, jusqu'à ce qu'ils se synthétisent d'eux-mêmes, par la force de leur convergence, sans intervention subjective de nos désirs, de nos tendances, de notre souci de nouveauté. De là parfois certaines faiblesses dans ses exégèses, dont au fond il se rendait compte et qui l'amenaient à passer plus rapidement sur cet aspect de la théologie.

L'enseignement du P. Charles comportait peut-être aussi une autre limite : lorsqu'il s'agissait de comprendre un adversaire doctrinal, d'analyser un système opposé à sa propre conception théologique, il était porté, pour mieux marquer l'antithèse des deux positions, à simplifier les doctrines de ses contradicteurs, à n'en pas considérer

2. C'est ce qu'il a exposé dans un article récent de la *Nouvelle Revue Théologique* : mai 1953, p. 449-470.

suffisamment la logique interne dans leur pensée à eux, et, en conséquence, à en négliger les nuances, les précisions complémentaires; il les voyait à travers sa propre pensée, à la lumière de la synthèse qu'il jugeait la seule vraie. Certes il était trop intelligent, trop large d'esprit, pour tomber jamais dans cet intégrisme étroit et livresque qu'il condamna toujours énergiquement; mais la vigueur logique et impérieuse de sa propre pensée ne lui permit pas toujours cette pleine compréhension, souple et nuancée, de la pensée d'autrui. Tendance sévère qui, heureusement, s'alliait chez lui à une sincère charité pour les personnes.

Un danger de la théologie catholique, enseignée le plus souvent en latin à des séminaristes ou scolastiques entièrement séparés du monde extérieur, est qu'elle devienne livresque, faite de formules traditionnelles figées, sans contact intime avec la vie réelle. L'enseignement du P. Charles était à l'extrême opposé de semblables défauts. Sa doctrine théologique était conviction personnelle, intimement vécue, inspiratrice de sa vie intérieure, projetant sa lumière sur toutes les réalités humaines; ce respect profond de la théologie catholique, cette foi en sa valeur de vie, il les communiquait à ses élèves, à ses nombreux élèves des deux provinces S. J. de Belgique et de tant d'autres provinces S. J. d'Europe, d'Asie et d'Amérique qui firent leurs études à Louvain; tous avaient conscience d'avoir reçu de lui des lumières et des richesses pour toute leur vie, pour tout leur apostolat. De là cette vive reconnaissance que tous lui gardent, de là cette émotion profonde, ce sentiment intense d'une immense perte qui se sont exprimés dans tant de lettres reçues au lendemain de sa mort.

A côté de cet enseignement théologique régulier au scolasticat S. J. de Louvain, le P. Charles fut maintes fois professeur de théologie dogmatique, de missiologie, d'ethnographie religieuse, de doctrine catholique dans les milieux les plus divers et dans les circonstances les plus variées. Nous nous contentons ici d'une énumération, sommaire et limitée, nous réservant de revenir, dans la section suivante, à ce qui est proprement missiologique. Notons, dans l'enseignement universitaire : de 1932 à 1938, à Rome, à l'Université Grégorienne (plusieurs mois chaque année) cours de « dogmatique missionnaire » et d'« histoire des missions » (en latin); de 1927 à 1954 à l'Université de Louvain, Institut Orientaliste, cours fondé par le Baron Satsuma : « Civilisation de l'Extrême-Orient »; et à la Faculté de théologie, cours fondé par le Baron Descamps : « Conférences sur l'histoire contemporaine des missions »; depuis 1928, à Anvers, cours à l'Université coloniale : « Histoire de l'évangélisation chrétienne »; en 1939 à Fordham University, New York, cours de théologie missionnaire et d'histoire des missions (un semestre : en anglais); en

1940-1941 à l'Université de Rio-de-Janeiro, cours de théologie dogmatique (en portugais). Notons encore, dans un autre domaine, ses leçons hebdomadaires sur la théologie catholique de 1922 à 1940, d'abord à l'Ecole Supérieure des Jeunes Filles, Bruxelles, rue d'Arlon (rattachée à l'Université de Louvain), ensuite à une autre école semblable de Bruxelles (Religieuses du Sacré-Cœur, Chaussée de Waterloo) ; conférences régulières de religion et de missiologie à l'Aucam, etc.

Lorsque l'on songe que la plupart de ces leçons étaient préalablement rédigées, que certaines d'entre elles (par exemple ses conférences à l'Aucam) étaient immédiatement publiées comme articles, on se rend compte de ce que représentaient de travail ces professorats divers qui jalonnèrent sa vie. Tous connaissaient cette facilité de rédaction du P. Charles, ce don de préparation rapide, fruit de son étonnante mémoire et de sa vivacité intellectuelle, et surtout cette extraordinaire complaisance qui lui faisait accepter aisément des tâches nouvelles et inattendues ; on en usait et on en abusait, en alléguant parfois comme excuse de cette charge supplémentaire : « ce sera peu de chose pour vous, étant donné votre facilité... ». Et l'on attendait le geste qui allait suivre : un haussement d'épaules, mi-rieur, mi-grognon, avec ces mots « Ma facilité ! ma facilité ! c'est aisé à dire », suivis le plus souvent de ceux-ci : « Allez ! C'est bon ! C'est entendu ! Comptez sur moi ! »

Le missiologue et le bienfaiteur des missions catholiques.

Le P. Charles, nous l'avons dit, avait reçu une formation très ouverte, le mettant en contact avec divers pays étrangers. Il s'était intéressé aux milieux ouvriers durant son séjour à Paris de 1912 à 1914. Dès ses premières années de sacerdoce, il avait eu à prêcher des retraites sacerdotales diocésaines, des missions paroissiales, même une retraite pascale aux détenus de la prison de Louvain. Les réalités humaines de la vie quotidienne furent toujours l'objet privilégié de ses préoccupations intellectuelles. Dès le début de son enseignement l'anthropologie le passionna ; il étudia la préhistoire avec une intense curiosité, entreprit certaines fouilles avec quelques amis, écrivit plusieurs articles sur ce sujet dans la *Revue des questions scientifiques*.

Son intérêt pour l'homme, s'élargissant toujours, de toute la largeur de sa vision surnaturelle, allait s'épanouir dans l'action missionnaire et la missiologie. C'est à partir de 1923 que sa pensée s'orienta nettement dans cette direction et, comme toujours, passa rapidement aux réalisations concrètes. Un vétéran des missions congolaises était venu lui dire la situation difficile du séminaire de Lemfu, créé pour préparer un clergé indigène au Congo belge ; il lui demandait de susciter un mouvement de charité catholique pour cette institution de première

importance. Le P. Charles rédigea rapidement une brochure « Le séminaire de Lemfu » ; très vite les fonds affluèrent qui allaient assurer l'avenir de l'œuvre naissante. Ce fut la première brochure d'une collection : « Xaveriana », dirigée par le P. Charles et consacrée aux multiples aspects de la missiologie et de l'histoire de l'évangélisation chrétienne ; elle compta 196 brochures, dont vingt de sa plume [3], et contribua puissamment à susciter un intérêt croissant en Belgique et en France pour l'œuvre missionnaire de l'Eglise.

A partir de 1923 les initiatives allaient se succéder avec une étonnante rapidité. Ce fut d'abord la création des « *Semaines de missiologie de Louvain* », commencées à l'initiative du P. Albert Lallemand et dont le P. Charles devint bientôt le principal animateur ; il en fixait le plan, y participait activement et en dirigeait les débats avec une maîtrise et une compétence qui en imposaient à tous ; régulièrement annuelles (sauf pendant la guerre), groupant d'ordinaire plusieurs centaines de participants, les Semaines étudiaient chaque fois un sujet unique (par exemple « Problèmes sociaux et Missions », « Rôle des laïcs dans les missions ») et les rapports étaient publiés en volumes dans la section missiologique du Museum Lessianum.

En décembre 1924 le P. Charles prêcha aux étudiants de l'Université de Louvain un Avent qui suscita une vive émotion et eut d'immenses conséquences. Avec véhémence, il reprochait à ces jeunes gens leur apathie à l'égard des missions catholiques, comparant à cette apathie la générosité des étudiants protestants envers leurs propres missions. La réaction fut belle et grande ; de nombreux jeunes gens se déclarèrent prêts à seconder ses efforts et l'« Association Universitaire Catholique pour l'Aide aux Missions » (A.U.C.A.M.) fut fondée au début de 1925. A cette œuvre le P. Charles se donna tout entier ; il se dépensa à sa diffusion, à son extension à travers le pays en groupements régionaux, à l'accroissement du nombre de ses membres (800 en 1927 ; 1500 en 1929), à la formation d'un Comité universitaire, avec participation des professeurs et présidence d'honneur de Mgr le Recteur ; il assura l'avenir financier de l'œuvre par d'originales initiatives, comme les « mots croisés » hebdomadaires de l'Aucam ; il fut le créateur et le principal collaborateur de ses publications : carnets de l'Aucam depuis 1926 ; Revue de l'Aucam depuis 1929, comme de ses œuvres missionnaires : « Ravitaillement intellectuel des Missions » (R.I.M.), Bibliothèque missiologique, etc.

De l'Aucam allaient naître, sous l'égide de l'Université Catholique, des réalisations de plus en plus importantes, à l'origine desquelles le P. Charles eut toujours une grande part : en 1926 la *Fomulac* (Fondation

3. Voici quelques titres : Pêcheurs d'hommes (méditations missionnaires ; traduites en cinq langues) — Chez les moines bouddhistes de Ceylan — L'avenir catholique du Japon (traduit en japonais) — Le rude Islam — Le premier jésuite japonais — Les Iroquois, etc.

médicale de l'Université de Louvain au Congo), premier établissement d'enseignement supérieur pour Noirs, destiné à former des assistants médicaux indigènes; en 1932 la *Cadulac* (centres agronomiques de l'Université de Louvain au Congo), ayant pour but l'organisation scientifique de l'agriculture au Congo; enfin en 1949, *Lovanium*, institution universitaire congolaise, filiale de l'Université catholique de Louvain, devant ouvrir progressivement aux indigènes toutes les possibilités de l'enseignement universitaire en climat catholique.

En 1926 le P. Charles commence la publication des « Dossiers de l'Action Missionnaire », œuvre à la fois doctrinale et documentaire qui devait connaître un grand succès et susciter parfois de vives polémiques (2e édition en 1938-1939). Il y affirmait les idées fondamentales de sa théologie missionnaire et exposait franchement l'état actuel de l'évangélisation en pays de missions. « Le but formel des Missions, explique-t-il, n'est pas d'abord de sauver les âmes mais d'établir, de constituer *l'Eglise visible* dans les pays où elle ne l'est pas encore. Le missionnaire fait une besogne qu'on ne peut pas faire dans nos pays; car chez nous, même s'il existe beaucoup de païens et de mauvais chrétiens, l'Eglise est cependant visible et organisée et les moyens normaux de salut sont à la disposition de toutes les âmes de bonne volonté... Il suit de là que la besogne des missions sera terminée bien avant que la besogne de l'Eglise ne le soit, tout comme la croissance d'un organisme est achevée bien avant qu'il n'ait cessé de travailler. C'est même au moment où il atteint sa taille adulte que le vivant, devenu complet, commence sa vraie besogne »... La conclusion était que « la création d'un clergé indigène est la *première* des fins missionnaires. Tant que la permanence du sacerdoce n'est pas assurée dans un pays, tant que ce sacerdoce reste incomplet, dépendant d'un apport étranger, toujours précaire et sujet à des fluctuations imprévisibles, l'Eglise elle-même n'est pas encore adulte dans ce pays »[4]. Le Père Charles eut la joie de constater que ces idées, qui parurent au début si nouvelles, devinrent progressivement classiques en missiologie.

Très rapidement le P. Charles s'était acquis, pour tout ce qui concerne les pays de missions, une notoriété unique : non seulement chez les missionnaires catholiques, non seulement chez les prêtres et séminaristes indigènes qui sentaient en lui un grand ami et un ardent défenseur, mais en de nombreux milieux laïques s'intéressant aux territoires d'outre-mer. Ainsi se trouva-t-il sollicité à de nombreuses collaborations, utiles aux causes qui lui tenaient à cœur; il fut appelé, nous l'avons dit ci-dessus, à professer la missiologie ou l'histoire des missions en plusieurs universités. Son crédit ne fut pas moindre chez tous ceux qui se préoccupaient de l'avenir culturel du Congo belge;

4. Phrases empruntées au travail : « Dogmatique missionnaire fondamentale » (rapport de 1930) dans « Missiologie », I, 1939, p. 59-61.

lorsque fut créé en 1929 l'Institut royal colonial, il fut choisi comme membre titulaire de la section politique et morale et y joua un rôle très actif ; il fut désigné également comme membre du Comité de surveillance du Musée du Congo belge à Tervueren et en était président au moment de sa mort. Même estime dans les milieux étrangers ; en 1929 il devint membre de l'Institut colonial international et participa aux sessions de Paris (1931), de Lisbonne (1933), et tout particulièrement de Londres en 1936 où il présenta un rapport considérable sur les centres extra-coutumiers (180 pages).

Après la guerre de 1940, il fut choisi par le Bureau international du Travail comme membre de la « Commission d'experts pour la politique sociale dans les territoires non métropolitains » ; en décembre 1953, il participait encore à Lisbonne à deux semaines de travail intensif et absorbant. Dans ces réunions internationales, il conquérait rapidement les sympathies des délégués des divers pays par sa conversation pleine de cordialité et d'humour, par son aisance à s'adapter à chacun, par ses capacités linguistiques qui lui permettaient de s'adresser à ses interlocuteurs, selon leur nationalité, en anglais, allemand, espagnol ou portugais. A ceux qui ne partageaient pas notre foi, il en imposait parce qu'ils découvraient en lui un prêtre profondément humain, que les problèmes humains : respect des races, bien-être des indigènes, progrès sociaux dans les pays arriérés, saisissaient au cœur et tenaillaient parfois jusqu'à l'angoisse.

Le P. Charles fut un grand voyageur. Il put voir de près ces pays de missions qu'il avait à comprendre. Voyages préparés avec compétence et dont chaque détail s'imprimait dans sa mémoire. En Asie, les Indes et Ceylan ; — ce fut un de ses grands regrets de ne jamais avoir parcouru le Japon auquel il fut si profondément attaché, dont il eut le bonheur de convertir plusieurs nationaux à la foi chrétienne et de les baptiser de sa main —; en Afrique deux fois le Congo belge, toute l'Afrique centrale traversée de part en part depuis Mombasa sur l'Océan indien jusqu'à Pointe-Noire ; l'Algérie et la Tunisie.

D'autres tâches l'amenèrent en Amérique : aux Etats-Unis en 1939 ; de 1940 à 1945 il parcourut comme professeur, conférencier, prédicateur toute l'Amérique latine depuis le Brésil, l'Argentine et le Chili jusqu'au Mexique, avec un programme chargé à l'extrême, parlant d'ordinaire en langue espagnole ou portugaise. S'il se cantonna scrupuleusement dans le domaine religieux, sa parole n'en fut pas moins alors très efficace pour faire tomber maintes préventions de certains catholiques de ces pays contre la cause des alliés de la grande guerre.

Ainsi éclairé par des expériences multiples, par une information de plus en plus large, le P. Charles était de mieux en mieux préparé à l'œuvre à laquelle il travaillait depuis longtemps : une « theologia dogmatica missionaria » fondée sur la doctrine catholique et établie en contact étroit avec le réel. De ce travail il laisse un manuscrit inachevé, mais dont, espérons-le, la publication pourra être envisagée.

L'écrivain, le conférencier.

Le P. Charles possédait des dons exceptionnels d'écrivain. La richesse et l'originalité d'idées, la vivacité d'imagination, l'art des formules heureuses, qui rendaient sa conversation si attachante, semblaient se renforcer encore, lorsqu'il était à sa table de travail, la plume à la main, des pages de farde devant lui. Très rapidement l'inspiration naissait, une idée centrale se dégageait dans son esprit et la plume courait sur le papier, sans un arrêt, sans une rature; l'écriture, toujours identique à elle-même et très difficile à déchiffrer, semblait une ligne continue, rapidement tracée; les phrases étaient d'emblée d'une facture impeccable, originales, vivantes, pleines d'esprit, nerveuses.

Le P. Charles écrivit beaucoup; ce qui a été imprimé n'est qu'une partie de ce qu'il a rédigé. Outre ses cours de théologie et de missiologie, la plupart de ses conférences étaient écrites. Volontiers aussi il prenait la plume pour lui-même, à certaines heures de loisir subit et imprévu, sans aucune volonté de publier. Il revenait d'un ministère moins chargé, avec vingt pages d'une fantaisie ironique contre la philologie — qu'il n'aimait guère —; ou bien c'était un conte bouddhique, où, sous des noms des Indes — suggérant des noms de chez nous — étaient critiquées des attitudes d'esprit et des méthodes spirituelles de nos régions; et c'était intitulé « Sri Patarama (Peterman = homme de Saint-Pierre = Louvaniste) dans la forêt de Merudalla (Meerdaal, forêt des environs de Louvain) ».

Cette facilité de rédaction, cette « joie d'écrire », le P. Charles n'y parvint pas d'emblée; il fit plus d'une fois allusion à ses premiers efforts, à ses exercices de jeunesse pour maîtriser la langue française, pour rendre son style plus concret. Ce qui lui paraissait essentiel en vue d'une rédaction rapide, c'est qu'elle fût l'expression spontanée d'une conviction profonde, d'une vérité intimement vécue, d'une connaissance parfaite d'un sujet. C'était la *préparation lointaine* qui importait avant tout. De fait, la « Prière de toutes les heures » apparut à tous comme la manifestation d'une vie intérieure très riche en pleine expansion : et ce fut une des causes de son succès. La préparation de ses cours de théologie, de ses écrits théologiques et philosophiques, était approfondie, admirablement servie par ce qu'un de ses collègues appelait son « insolente mémoire ». Au début d'un nouveau traité, on le voyait revenir de la bibliothèque, en plusieurs voyages successifs, les bras chargés d'in-folio, contenant telles ou telles œuvres de théologiens médiévaux ou posttridentins; rapidement il allait aux bons endroits, prenait de nombreuses notes... et sa mémoire faisait le reste. Son érudition en missiologie et en ethnographie religieuse était peu à peu devenue prodigieuse, assura son crédit et fut sa force principale en plus d'une polémique.

En 1922 fut fondé au Collège théologique et philosophique S. J. de

Louvain le « Museum Lessianum », collection d'ouvrages théologiques, philosophiques, ascétiques et (plus tard) missiologiques, placée sous le patronage de l'ancien théologien S. J. de Louvain, Léonard Lessius (Leys; 1554-1623); le P. Charles eut une grande part à cette fondation. Le premier volume qui y parut et assura le succès de l'œuvre fut la première série de « La prière de toutes les heures » (33 méditations), bientôt suivie d'une seconde et d'une troisième séries (les trois réunies à présent en un seul volume). Lorsqu'il promit ce volume au directeur d'alors, le P. Eugène Thibaut, le P. Charles lui avait demandé de venir chaque soir frapper à sa porte, pour y prendre une méditation entièrement achevée; cette échéance quotidienne l'aiderait à surmonter tous les obstacles, les fatigues, les imprévus, d'une journée déjà très chargée; rares furent les jours où le visiteur du soir se trouva déçu. L'ouvrage fit alors sensation; il en est aujourd'hui à sa 14e édition (153e mille). Tous furent frappés par trois aspects de l'œuvre, qui semblent de fait avoir assuré son influence bienfaisante : la doctrine catholique de la grâce constamment mise à la base de toute la vie intérieure : atmosphère de foi, de confiance surnaturelle, de charité prenant sa source dans l'intimité du Christ; — réalisme concret de la vie quotidienne, avec ses joies et ses peines, avec ses craintes et ses difficultés, exprimé et vécu en toute franchise sous le regard de Dieu : on engageait le chrétien à connaître « le bonheur d'être vrai », à avoir « la sainte audace de se fier au réel », à ne pas mettre « sa prière à côté de sa vie », mais à vouloir que « toute sa vie soit priante »; — enfin perfection de la langue et du style, s'épanouissant en une sorte de poésie de la prière; nombreuses étaient les formules fortement frappées, remarquables le rythme et la mélodie des phrases.

La « Prière de toutes les heures » devait se continuer en 1934 par « La prière missionnaire », également composée de 33 méditations (en 1947, 3e édition, 25e mille) et en 1947 par « La prière de toutes les choses », Première série (aujourd'hui 12e mille); le P. Charles projetait ici aussi trois séries de 33 méditations; elles devaient aider le Chrétien à « aller à Dieu par le sentier des *choses* », à « essayer de Le rencontrer dans ces choses, qui sont, non pas notre œuvre, mais la sienne et qui ne racontent que Lui »; il rédigeait la seconde série et en avait achevé la 20e méditation lorsque la mort le surprit.

En 1922, avant d'être saisi tout entier par la pensée des missions, le P. Charles s'était vivement intéressé au mouvement religieux qui se dessinait alors dans le protestantisme allemand : la *Hochkirche*, Haute Eglise allemande « ressemblant par certains côtés à la *High Church* anglaise et dont le but avoué était de catholiciser le protestantisme ». Il voulut faire connaître dans nos milieux de langue française cette initiative religieuse et, en même temps, mettre en pleine valeur la conception catholique de l'Eglise en regard des insuffisances de la doctrine protestante. Ce fut l'objet d'un volume de 200 pages :

« La Robe sans couture. Un essai de Luthéranisme catholique. La Haute Eglise allemande : 1918-1923 ».

Nous avons analysé ci-dessus le principal ouvrage missiologique du P. Charles : « Les dossiers de l'Action missionnaire; manuel de missiologie », 2e édition 1938-1939 et nous en avons dit la valeur doctrinale, historique et descriptive. Un autre volume « Missiologie », I 1939 (Etudes, rapports, conférences), inaugurait la réunion de ses articles et études missiologiques. Nous avons enfin parlé du manuscrit de la « Theologia dogmatica missionaria ».

On se tromperait toutefois en croyant connaître le P. Charles comme écrivain par les volumes publiés que nous venons de citer; une part très importante de sa doctrine et de sa documentation théologiques et missiologiques est dispersée en une foule d'articles donnés à de nombreuses revues ou collections.

En théologie et philosophie : plus de quarante articles dans la *Nouvelle Revue Théologique,* de même qu'il contribua à plusieurs de nos « Cahiers »[5]; sept articles dans la *Revue de philosophie* (Kantisme; R. Eucken; « Intellectualisme de S. Thomas »); quatre dans la *Revue néo-scolastique* (L'agnosticisme kantien; Dante et la mystique; le Plotinisme; le Cardinal Mercier écrivain spirituel); trois dans la *Revue des Questions Scientifiques* (L'homme fossile; l'homme de Broken Hill; la mentalité des primitifs); deux dans les *Recherches de Science religieuse* (Fragments inédits de Sévérien de Gabala; Hónen et le salut par la foi chez les Mahayanistes).

En missiologie et ethnographie religieuse : environ vingt rapports (imprimés) dans les « Comptes rendus des Semaines de missiologie » de Louvain; plusieurs études dans *Zaïre* (Louvain), la dernière en mai 1953 sur « Le Traumatisme noir; essai de psychologie culturelle »; une vingtaine d'articles et une quarantaine de notes dans la *Revue de l'Aucam*; six rapports et de nombreuses notes dans le *Bulletin de l'Institut royal colonial belge*; une étude de 180 pages sur le problème des Centres extra-coutumiers et une autre sur « Le problème des langues véhiculaires, principalement en Afrique » dans les Comptes rendus des Sessions de l'Institut colonial international (aujourd'hui : Institut international des civilisations différentes : Inciди); quatre rapports de missiologie aux Semaines sociales de France (1928; 1930; 1936; 1948); un long travail de 215 pages « Europe and the Far East » dans le volume VII de *European Civilization, its Origin and Development* (Oxford, University Press, 1939); vingt brochures de « Xaveriana »; participation à de nombreux Congrès de missiologie et publication de ses rapports dans les volumes de comptes rendus etc., etc.

---

5. Rappelons deux de ceux-ci, rattachés étroitement aux événements contemporains : les « Protocoles des Sages de Sion » où il montrait la non-authenticité de ce document faussement attribué aux Juifs et « Racisme et catholicisme » en **1939 contre les doctrines racistes de Hitler et Rosenberg.**

Le P. Charles ne refusa pas non plus sa collaboration à maintes revues *d'intérêt général* : il fut pendant plusieurs années (1921-1925) le « chroniqueur religieux » de la *Terre Wallonne* et lui donna une trentaine d'articles ou notes; en 1947, pendant toute une année, il envoya chaque semaine de Louvain à *America* (New-York), à titre de « columnist » de la revue, un « essai » de caractère religieux et théologique (en anglais), fondé le plus souvent sur l'évangile du dimanche et visant à rejoindre les préoccupations et les aspirations de « l'homme moyen » en regard du fait chrétien. Et l'on pourrait allonger la liste en citant d'autres revues et des journaux auxquels il voulait marquer sa sympathie, comme « La Cité » de Bruxelles.

Nous avons déjà dit, à plusieurs reprises, ce que fut le conférencier; n'y ajoutons que deux traits : d'abord le grand nombre de ces conférences à certaines époques de sa vie, surtout en Amérique du Sud de 1940 à 1945. Ensuite une des originalités de ses conférences, à laquelle il tenait beaucoup : le titre qui étonne et ne laisse rien deviner : « Le prestigieux vicomte » (conférence sur Chateaubriand); ou le début qui frappe et capte immédiatement l'attention : « Quelle heure est-il? » Il était si heureux de ce que l'évêque qui présidait la séance eût tiré sa montre et failli lui donner le renseignement désiré...

Le prédicateur, le conseiller spirituel.

Sous ses allures dégagées et son exubérance joviale, volontiers moqueuse, le P. Charles fut prêtre, homme de Dieu et des âmes dans toute la force de l'expression. Ceux qui ont entendu ses sermons, ceux surtout qui ont suivi ses retraites ont toujours été frappés par la puissance de conviction surnaturelle, par la profondeur de vie intérieure qui s'y manifestaient. La voix était rude, âpre; elle ne disposait guère de ces tonalités variées, musicales, chaudes, qui charment et qui séduisent. Il conquérait son auditoire par ces qualités remarquables de présentation concrète, vivante, imagée, spirituelle, dont il avait le secret. Mais ce qui emportait les convictions et gagnait les volontés, c'étaient l'intensité et la profondeur de sa foi et la richesse spirituelle de sa doctrine. Rien chez lui de livresque ou d'artificiel; il communiquait un christianisme vécu tout le long du jour, un christianisme « de toutes les heures ».

Au milieu de ses activités multiples de professeur, de missiologue, de conférencier, d'écrivain, il garda toujours un vif amour du ministère spécifiquement sacerdotal : la prédication chrétienne, l'administration des sacrements. Ce qui frappait tous ceux qui vivaient côte à côte avec lui, c'était sa constante « disponibilité » à toutes les formes de l'action religieuse du prêtre, les plus humbles comme les plus élevées. On sentait chez lui une volonté arrêtée d'éviter absolument toute discrimination sur le plan humain dans le choix de ses ministères.

Toute sa vie le P. Charles prêcha beaucoup; il réussissait à placer tel sermon, telle série de deux, trois sermons ou davantage, dans le cadre de semaines déjà chargées de cours, de conférences ou de réunions d'action missionnaire. Il n'aimait pas à repousser un appel qui lui était adressé et, trop facilement peut-être, disait « oui » à toute nouvelle demande.

Le ministère qu'il préférait à tous les autres, c'étaient les retraites; retraites aux prêtres, aux religieuses, aux laïcs. Plusieurs retraites étaient encore promises pour les prochains mois de 1954... Dans ce ministère il exerça toujours une influence profonde. Il s'y livrait tout entier, laissant s'exprimer toute la sincérité de sa vie intérieure, sa compréhension pénétrante des rudes réalités humaines, son optimisme foncier en face de la tâche quotidienne. Il y était vivant, animé, spirituel, faisant volontiers alterner le rire spontané et l'émotion prenante. Il aimait les Exercices Spirituels de saint Ignace; durant le dernier semestre de sa vie, dans un cours spécial, il exposa à la demande des étudiants la « théologie des Exercices Spirituels de saint Ignace », cette théologie qu'il avait intensément vécue, qu'il avait tant de fois tâché de mettre en œuvre pour le bien de ses retraitants. Ces dernières leçons, qui firent une profonde impression, prennent aujourd'hui l'aspect d'un testament religieux.

A ses retraitants le P. Charles donnait sans compter tout son temps : ministère de la confession, longs entretiens avec ceux qui s'adressaient à lui, conseils éclairés pour remédier à des situations difficiles; plusieurs de ceux qui ont écrit au lendemain de sa mort marquent leur reconnaissance pour cette aide spirituelle reçue de lui à tel ou tel moment important de leur vie.

Le 27 janvier 1954 le P. Charles donnait à Mouscron, au moment des terribles froids de cette époque, sa dernière conférence. Elle était consacrée à un sujet qui lui tenait à cœur : l'Eglise Catholique. S'il est un aspect de son christianisme qui apparaît souvent à travers ses œuvres, c'est son amour de l'Eglise : amour viril qui n'ignorait pas les erreurs et les fautes de maints hommes d'Eglise, mais savait voir par delà celle qui a la vérité du Christ et transmet le Christ à l'humanité; amour généreux qui ne s'épargna jamais quand il s'agissait de la servir; amour tendre qui parfois s'émut jusqu'aux larmes lorsqu'il parlait d'elle; amour filial surtout : c'était de toute son âme qu'il se plut toujours à commenter l'expression : « Notre mère la Sainte Eglise ».

Jean LEVIE, S. J.